

ETC



Bernard Gamoy

Isabelle Lelarge

Number 12, Fall 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36218ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lelarge, I. (1990). Bernard Gamoy. *ETC*, (12), 22–23.

Bernard Gamoy



Bernard Gamoy, *China*, 1989. Huile et techniques mixtes sur lin écossais; 148 x 280 cm

22

Isabelle Lelarge : *Qu'exprime le titre de ton exposition Géographie/destinée qui fut présentée à Montréal, du 6 février au 8 mars dernier, au Centre Saidye Bronfman ?*

Bernard Gamoy : La géographie est très présente dans mes œuvres, depuis 1985, 1986, depuis que j'utilise des cartes de navigation que j'avais trouvées en très grande quantité dans mon ancien atelier de la rue McGill. La géographie fait référence à l'aspect scientifique, à la Science, et aussi, à la surface géopolitique du globe, aux êtres humains, et en définitive, la géographie est une référence aux sciences humaines. La destinée, elle, c'est la contingence de ce qui peut - va - nous arriver; parler de la destinée c'est parler de la prise en charge de sa propre destinée qui ne se trouve qu'en nous-mêmes, que l'on doit rechercher et qui nous responsabilise.

I.L. : *Ces préoccupations à caractère sociologique sont-elles nouvelles pour toi ou bien tu les traites depuis longtemps ?*

B.G. : Je crois qu'elles m'habitent de manière inconsciente depuis longtemps mais, concrètement, c'est avec la peinture *Géographie/destinée*, réalisée en 1989, que j'ai débuté cette recherche. Il s'agit de la représentation d'une vieille femme de race noire qui nous pose une question (?). Cette personne représente, en fait, tout ce qu'il y a de diminué, de faible, ou d'exploité : que ce soient les autochtones que l'on ne reconnaît pas alors qu'ils sont ici chez eux, que ce soient des gens qui crèvent dans la rue... tout ça. Les cartes géographiques, le symbole iconographique du serpent qui mue et qui se régénère, ou encore, le vase qui contient, voilà autant de révélations, et à la fois, autant d'éléments de questionnement.

I.L. : *Certains de tes titres sont en français et d'autres en anglais. Quelle en est la raison ?*

B. G. : Je vis les deux cultures, souvent des titres proviennent de textes écrits en anglais et je ne veux pas les traduire ou n'arrive pas à le faire, à trouver d'équivalents qui me satisfassent, alors je traduis littéralement.

I.L. : *En ce début de décennie 90, la peinture semble tranquillement ressortir d'un cul-de-sac qu'elle s'était façonné depuis la fin des années 70, soit depuis la naissance du néo-expressionnisme et de ses sous-produits, et depuis leurs ascensions vers les hautes sphères d'un marché de l'art international. Dans ce contexte, quels sont les enjeux actuels de «ta» peinture, et, d'après toi, dans quel état se trouve la peinture ?*

B.G. : La peinture va comme tout autre moyen d'expression va, c'est un véhicule au même titre que l'écriture, la vidéo, le cinéma, la performance, l'installation... Elle fait partie d'une culture humaine, pour tous, avec ses hauts et ses bas.

Pour ce qui est de mon travail, je ne veux pas perdre mon approche intuitive de l'art, je me laisse de plus en plus aller à une certaine forme d'expérimentation. On est dans une société où, malheureusement, on ne laisse pas de place à l'expérimentation.

J'aime la renaissance italienne, della Francesca, Barrocci, ainsi que plusieurs artistes de la période baroque. De plus en plus, je désire laisser tomber la civilisation occidentale. Il y a d'autres dimensions à découvrir dans d'autres cultures, je veux aller les visiter sans leur dérober leur essence...

J'emploie ma peinture à renverser une donnée connue afin que l'on se rende plutôt compte de ceci : le premier monde (notre monde) est le tiers monde et le tiers monde (que je vénère) est le premier monde. Le tiers monde il est bien ici et non là-bas!

Mon travail incorpore des cartes géographiques depuis plusieurs années mais, avant la série exposée au

Centre Saidye Bronfman, je les choisissais davantage pour leurs formes et leurs couleurs. Aujourd'hui, je suis résolument enclin à les sélectionner en fonction d'un sens géo-politique. Dans *China*, réalisée en 1989, deux déesses chinoises se mêlent à des «attributs» bien occidentaux alors qu'on y parle de sagesse par la représentation d'un bouddha : on y trouve, donc, des cheminées nucléaires, tout partout, au raz de l'œuvre!

Sur les cartes il y a des limites géographiques et sociales mais en réalité l'oiseau, lui, s'en fiche complètement. Il ne voit pas les frontières. Je veux constamment briser les limites. La grille est un ordre institutionnel.

I.L. : *Alors que ton travail comprend plus d'éléments figuratifs qu'auparavant, comment perçois-tu le cheminement de tes recherches ?*

B.G. : L'abstrait, ça ne veut rien dire, je veux faire de la subversion de l'abstrait, terme que je trouve philosophique, littéraire, rhétorique. L'abstrait, c'est un purisme de transcendance ! J'ai commencé à peindre sur des sacs postaux, des hamacs, des choses de récupération qui avaient une vie, des marques, des choses «romantiques» même si en fait je n'aime pas tellement ce mot. À cette époque, je m'intéressais à des sujets baroques et surtout à Tintoret.

J'ai réalisé une première véritable séquence de peintures vers 1975, à l'âge de 27-28 ans, sur des tarpolins que j'achetais à un très bon prix dans un surplus de l'armée. Assez brusquement, j'ai dû abandonner ce support qui me donnait de grandes satisfactions. L'employé du surplus de l'armée où je me les procurais, après m'avoir demandé ce que je faisais de ces bâches, a refusé de m'en vendre d'autres! Puis, suivit une œuvre sur une immense voile de bateau. Ensuite, j'ai étudié à l'Université Concordia, en arts plastiques, puis je suis passé à l'utilisation du faux-cadre. J'ai fait ma maîtrise sur l'œuvre de l'Allemand Kieffer qui m'influença, on le sait! La physicalité, la matérialité de sa peinture, enfin, sa spacialité, me fascinaient.

Actuellement j'ai des tas de questions nécessaires à soulever et à partager avec les autres qui correspondent à notre politique, à notre géographie. Des problèmes énormes nous affectent, entre autres, le manque grandissant et néo-conservateur de liberté d'action et de pensée qui nous vient de nos amis les Américains. Il y a de moins en moins de chances ou de possibilités de chances d'expression pour l'individu. L'artiste qui est aussi présent dans la société a autant son mot à dire qu'un plombier, par exemple. L'avantage pour l'artiste c'est qu'il peut articuler ses pensées publiquement, il en a la faculté et son rôle est de soulever des questions. Je crois que communiquer par la connaissance peut mener à des changements. Alors que la technologie nous perd, plus que la science, et nous dirige comme s'il s'agissait d'une nouvelle religion, la poésie, à l'opposé, nous mène à une réflexion

tout en stimulant notre imaginaire. Lorca est un bon exemple, il est à la fois poète et contestataire. Dans mes œuvres, je mêle autant le poétique que le politique car je ne désire pas être dogmatique.

I. L. : *Quels motifs reviennent sans cesse dans tes œuvres ?*

B.G. : C'est vrai que j'ai développé un vocabulaire récurrent de motifs, ou mythologies individuelles, au cours des années. Le fil conducteur est cette quête de la matérialité de la peinture; puis les cartes géographiques qui m'ont tant plu et dont je devrai me défaire.

Les bateaux, les baleines, les oiseaux apparaissent puis disparaissent. Ce sont des liens avec des images du passé, c'est mon histoire. Également, j'inclus les reliefs (et non la 3^e dimension) que j'utilise souvent en trompe-l'œil et où le mur peut intervenir. Les hachures, quant à elles, proviennent des croix et des cartes et elles servent à structurer l'espace.

I. L. : *Et que penses-tu des courants internationaux, est-ce important pour toi ?*

B. G. : Je ne peux pas ne pas être de mon temps, je vis dans mon siècle, je suis inévitablement imprégné de ceux qui m'environnent, mais je ne veux pas me perdre dans une théorie. J'essaie seulement de me situer et de me définir en rapport avec mon époque et mon milieu. Cependant, pour moi, la peinture est un moyen de communication et je me demande à quelle culture, parfois, je dois m'adresser ? À celle du pauvre dans la rue, au *yuppie* ? Je questionne toujours ça, car j'ai peur du pouvoir d'une minorité sur une majorité, peur des médias et de la cibernetique qui nous contrôlent.

I.L. : *Mais toi, pourtant, tu utilises un ancien moyen de contrôle...*

B.G. : La peinture, oui, mais elle est simple et directe, je l'espère du moins. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, l'ensemble de mes sujets réside dans un traitement de l'ambiguïté et de la complexité du monde dans lequel nous vivons, par une manière, en effet, que je souhaite claire.

I.L. : *Lorne Falk, dans le catalogue de Géographie/ destinée apporte une lecture intimiste de ton œuvre et présente, en quelque sorte, une interprétation plus ou moins psychanalytique de ton art. Que penses-tu de son approche ?*

B.G. : Oui, je trouve ça bien qu'il ait amené l'aspect psychologique, sans doute, car on vit dans une époque où la psychanalyse est importante. On est perdu, et la psychanalyse c'est scientifique! Elle est fascinante, mais ça ne répond pas à tout! La psychanalyse formalise et normalise. Dire qu'une personne (ou un peuple) est d'une façon plutôt qu'une autre je trouve ça terrible, superficiel, car l'être humain est si complexe, j'y reviens encore!